

La transposition onomastique dans la littérature burundaise d'expression française



Concilie Bigirimana
Université du Burundi
bigconcilie@yahoo.fr

Reçu le 27-06-2013/ Évalué le 20-10-2013/Accepté le 13-03-2014

Résumé

Publiés par le même éditeur en 2012, *Les années avalanche* de Juvénal Ngorwanubusa et *La descente aux enfers* d'Aloys Misago sont deux récits à travers lesquels les auteurs semblent prendre le pouls d'une Histoire mitigée et agitée pour exprimer les murmures d'un peuple en proie aux crises identitaires. Pour ce faire, la traduction se révèle comme le procédé le plus utilisé même si le nom y échappe. *La transposition onomastique dans la littérature burundaise d'expression française*, qui reflète l'identité plus ethnique que personnelle, participe par ailleurs de la construction de mémoires parallèles et concurrentes. Aussi le texte devient-il plus engagé que littéraire.

Mots-clés : nom, identité, ethnie, littérarité

Onomastic transposition in the Burundian literature of French expression

Abstract

Published by the same House in 2012, *Les années avalanche* of Juvénal Ngorwanubusa and *La descente aux enfers* of Aloys Misago are two stories through which the authors try to express the murmurs of the people prey to identity crises. To do this, the translation is revealed as the most widely used process even though the name escapes. *Onomastic transposition in the Burundian literature of French expression* that expresses more personal than ethnic identity also involved the construction of concurrent and parallel memories. Then, the text becomes more committed than literary.

Keywords: name, identity, ethnicity, literariness

Introduction

Le phénomène de la transposition littéraire, qui se manifeste essentiellement à travers la traduction, l'adaptation, l'intertextualité, le transfert culturel, etc., est un signe de post-modernité. Autant il participe de cet *inachevé* toujours à réaliser et partant de cette interprétation plurielle de la fiction, autant il révèle le niveau de culture de l'écrivain. Toutefois, cette écriture peut attester d'une lacune linguistique.

En effet, tout écrivain qui ne produit pas en sa langue maternelle s'efforce, tantôt de traduire sa pensée, tantôt de combler ce vide par la transposition d'un mot étranger dans sa langue d'écriture.

La lecture des romans produits par des Burundais offre l'exemple de la *transposition onomastique* qui mine le texte écrit en français et dont le lecteur non kirundophone ne peut que saisir partiellement le sens et la valeur intrinsèques. Les approches sémantique et stylistique, et ce, grâce à la traduction des noms propres en français, nous permettront de décrire les aspects de la *transposition onomastique* et d'évaluer les interrogations que suscite cette écriture aux frontières de la fiction et du réel, car « *le style est la fonction exemplative, expressive et évocatrice du discours, comme opposée à sa fonction dénotative directe* » (Genette, 1991 : 22).

Les récits, *Les années avalanche* (2012) de Juvénal Ngorwanubusa et *La descente aux enfers* (2012) d'Aloys Misago (résumés, p. 11), nous serviront d'exemple. La thématique de la chute, la publication simultanée et assurée par un même éditeur, l'ancrage figuratif et historique par le biais de la traduction et surtout de la transposition onomastique ainsi que d'autres similitudes suscitent une lecture parallèle des deux récits. Nous allons voir que les anthroponymes expriment la différence, la haine et la vengeance au moment où les toponymes se saisissent sous l'angle d'un perpétuel devenir. Autant dire que les deux auteurs ont produit une littérature ethnique si nous convenons avec Bastenier de considérer le concept d'ethnicité « *en ce qu'il tente de penser l'organisation sociale de la différence* » (Bastenier, 2004 : 68), voire » de « *la hiérarchisation ethnique* ».

1. Les anthroponymes

Si dans la vie courante, le nom sert à *identifier, à classer et à signifier*, il revêt une double fonction dans une œuvre littéraire. Le nom propre peut avoir une fonction référentielle et symbolique. Appelé *transparent* ou *signifiant*, le nom *référentiel* situe immédiatement le personnage et rend compte du réalisme géographique. Le récit, *La descente aux enfers*, lui accorde une place considérable. À travers *Les années avalanche*, en revanche, la signification des noms n'est pas souvent immédiate, elle est suggestive, voire symbolique.

1.1. Les noms transparents: des noms de haine

Les noms transparents, véhiculés à travers les deux romans qui font l'objet de notre analyse, situent les personnages dans le contexte tumultueux de la guerre et de ses

méandres. Chez Aloys Misago, des noms de haine et de vengeance rythment le récit des atrocités de 1972, tandis que des noms d'espoir glorifient la tentative de la résolution pacifique des conflits chez Juvénal Ngorwanubusa.

Misago semble inscrire sa conception de l'Histoire et de la société burundaises sous la Loi du Talion - *œil pour œil, dent pour dent*. Les noms de ses personnages expriment non seulement le rejet social, mais les assassinats dont sont victimes les Hutu. Au-delà de cette sensibilité à considérer l'ethnie comme martyrisée, l'auteur a tendance à lui conférer une certaine sacralité. Nous allons voir que les « noms païens » évoquent l'éclatement des rapports sociaux, tandis que les noms chrétiens insistent sur la Toutepuissance de Dieu au sein de cette barbarie humaine.

Les « noms païens » sont en effet plus nombreux que les noms chrétiens et cela se justifie si nous tenons compte de la référence historique. En 1972, les noms invoquant Dieu dans ses attributs sont peu nombreux par rapports à ceux qui critiquent le comportement souvent négatif des êtres humains (Ntahombaye, 1983). À travers le récit, les noms en rapport avec Dieu sont portés par de jeunes enfants victimes de la haine interethnique. Nous avons entre autres Nahimana - à Dieu de décider-, Ngendakumana -je vis grâce à Dieu- et Ndayishimiye - je le [Dieu] remercie. Les trois enfants, dont le père hutu a été abattu par l'armée nationale, fuient, sans s'inquiéter, avec leur maman. Ndayiragije - je le lui [Dieu] confie- est aussi un autre nom chrétien, dont nous verrons la portée plus ou moins symbolique plus loin.

Plus nombreux que les noms chrétiens, les « noms païens » sont attribués aux personnages plus acteurs qu'observateurs. Nous les regrouperons en deux catégories. D'une part, il y a les noms de haine et de vengeance et, d'autre part, les noms conjurateurs. Ces noms sont choisis pour traduire l'indignation des personnages qui, s'ils ne peuvent pas se révolter, insufflent à leur descendance les germes d'une révolution légitime.

Les noms précédés des préfixes de négation « nta-» et « nti-» dominent le récit. Ils expriment l'esprit grégaire, la perversité des bourreaux et la dimension cosmique du drame. Parmi les noms de Hutu qui errent sur les routes de l'exil, nous avons Ntamahungiro - la terre d'exil n'existe pas- et Ntamuvunyi - pas de rédempteur-, des noms dont les porteurs sont doublement désespérés. Après avoir échappé à la mort au Burundi, ils sont traqués par l'armée tanzanienne pour être placés loin de la frontière burundaise.

D'autres noms construits sur les préfixes négatifs sont, certes, chargés d'une connotation positive. Renforcés par les préfixes du pluriel, « ba-», ils évoquent l'humanisme de certains Tutsi. Ntibasa -ils ne sont pas les mêmes, au sens de tous les Tutsi ne sont pas des assassins- manifeste un sentiment de compassion envers Ndayi et son frère réfugiés en Tanzanie. Il ressemble à Turibamwe - nous sommes les mêmes, Hutu et

Tutsi -, le Tutsi de Nyarubano qui reste aux côtés des Hutu et qui sera exécuté par l'armée nationale, en train de prêcher la solidarité ethnique.

Nous noterons aussi que les noms construits sur le préfixe « ba- » dont « bi- » et « bu- » sont parfois des variantes, en raison des règles morpho-phonologiques, ne comportent pas de préfixe négatif même si, sémantiquement, ils traduisent l'inquiétude et dénoncent le supplice. Ce sont entre autres Bibuka - ils se souviennent-, la personne qui accueille le groupe de réfugiés dont fait partie Ndayi. Il y a également Bagoye - ils sont pénibles-, le demi-frère du protagoniste qui a trouvé refuge en Tanzanie depuis la crise de 1965. Bariyorobeka - ils sont hypocrites- et Baradusubiriye - ils nous persécutent de nouveau- sont les deux oncles de Ndayi, tandis que Bumako - ils s'y accrochent - est sa tante. Ces noms portés par des Hutu et qui traduisent, aux yeux du narrateur, les défauts des Tutsi, résonnent comme un cri d'alarme.

C'est pourquoi l'auteur fait appel à des noms rares, construits sur une interrogation indirecte ou sur le mode impératif. Les noms interrogatifs expriment plus qu'une inquiétude, mais une révolte. Bamporiki qui pourrait se traduire en « de quoi suis-je coupable » est le nom d'un survivant qui a vu la mort en face. Il a échappé à la fusillade de Nyarubano qui a emporté plusieurs vies et parmi lesquelles, « Tema », ce chef d'une famille qui deviendra l'icône de la violence hutue. Construit sur le mode impératif, « Tema » - coupez à la machette- semble donner l'assaut à son ethnie, d'autant plus que la *machette* est considérée comme *l'arme sacrée* par les Hutu. (J.-P. Chrétien, A. Guichaoua, G. Le Jeune, 1989).

De même que la machette élimine l'ennemi du Hutu, de même le nom conjurateur apprivoise la mort dans la mentalité burundaise. Misago ne l'ignore pas. Les noms conjurateurs sont des noms qui, par leur connotation chétive, semblent prémunir contre la mort. Celle-ci ne s'intéresserait pas à un petit animal ou à une chose insignifiante. Il y a lieu de croire ainsi, que le personnage de Fuku - taupe - survit aux massacres grâce à son nom. Toutefois, celle-ci est plus forte que les prévisions humaines, sinon l'assassinat de son fils Bukorokoro - les dernières repousses- ne s'explique pas. Bien qu'ils aient tous des noms conjurateurs, le père et le fils ne subissent pas le même sort. Selon le narrateur, le vieux Fuku a la vie sauve, bien que brisée, grâce à son âge avancée. « *Il faisait sombre lorsqu'ils arrivèrent près de l'enclos de l'oncle Fuku, l'ancien Mutware de la colline. Lui, on ne l'avait pas tué, il était trop vieux. Mais ses deux fils, Michel et Bukorokoro, avaient été tués.* (Misago : 77). Autant dire que ces noms apparemment insignifiants sont porteurs de sens et se trouvent, à notre avis, à cheval sur les noms transparents et sur les noms symboliques.

Contrairement à l'auteur de *La descente aux enfers* qui présente une myriade de noms transparents exprimant la haine et la vengeance, l'auteur des *Années avalanche*

choisit quelques noms porteurs d'espoir. Vers la séquence finale du récit, les noms de Kahise -*passé lumineux*-, Karubu - *présent opaque*- et de Kazoza -*futur antérieur*- que l'auteur prend soin de traduire en français, ne sont pas non plus courants. Ces personnages sans identité ethnique sont sollicités à la suite des pourparlers de paix pour le Burundi, lesquels pourparlers suggèrent ceux d'Arusha. Contrairement à cet Accord qui fut discuté, élaboré et signé en Tanzanie sous la houlette de la communauté internationale (28-08-2000) et qui ne plaisait pas à la majorité des intellectuels tutsis pour qui, le linge sale pouvait encore se laver en famille, le processus de paix conçu par Juvénal Ngorwanubusa se déroule au pays. Il se révèle par ailleurs comme un véritable pacte entre les Burundais rongés par la crise sociale et politique et qui décident d'être dirigés par Sebarundi, le véritable père de la nation.

Autant les horizons apparaissent ouverts chez Juvénal Ngorwanubusa, autant ils semblent se boucher à travers le récit de Misago. Les protagonistes, affublés de noms de haine et de vengeance et le plus souvent au sens premier, ne peuvent qu'entreprendre cette *descente aux enfers* qui, tel le rocher de Sisyphe, ne peut connaître de fin. Bien qu'ils n'aient pas la même vision de la société, les deux auteurs adoptent un procédé semblable dans la construction de leurs récits. En accordant une grande place au témoignage, ils ne valorisent plus leur créativité, car cette référence à l'Histoire est aussi perceptible à travers le nom symbolique.

1.2. Les noms symboliques : des noms identitaires/ethniques

Le nom symbolique est un nom dont les représentations sont allusives. Perceptible dans toutes ses subtilités, entre autres *l'inachevé* dont nous allons voir les essentielles occurrences, le nom symbolique, qui suggère les rapports de force et l'identité ethnique, confère au texte son statut de témoignage.

Dans le roman de Ngorwanubusa, les noms courants deviennent symboliques grâce à leur emploi parodique. Il recourt souvent à l'antonomase et à la paronymie, des figures qui expriment une relation de contiguïté. L'auteur fait un clin d'œil au lecteur pour lui montrer que les Hutu et les Tutsi sont différents malgré leur proximité. Il se sert ainsi du mot frappant, chargé d'une connotation plus forte que d'habitude. La mise en abyme du récit, par la construction d'un mythe ethnique, contribue, elle aussi, à cette peinture parodique.

À travers *Les Années avalanche*, nous assistons à la diversité culturelle et à la différence des épouses de Bolingo qui s'entredéchirent en dépit de leur apparence identique. Si Kanyana, dite La-Génisse, est un nom courant attribué aux filles, le nom de Gasuka, autrement dit La-Houe, n'est pourtant pas familier. Le choix de ces noms

n'est certes pas le fruit du hasard. L'auteur qui semble créer un mythe du fondement ethnique s'en sert pour tourner en dérision ces considérations futiles. En s'appuyant sur les stéréotypes blancs (Gevers : 1953, Russo : 1994, et Meyer : 1984, etc.) selon lesquels les Tutsi sont des éleveurs et les Hutu des cultivateurs, physiquement, moralement et culturellement très différents - à l'exception de la langue kirundi qu'ils partagent -, l'auteur nous présente Kanyana et Gasuka dans leur splendide différence.

Au début du récit, les deux jeunes filles qui vont à l'aventure sont presque semblables. Leurs différences se manifestent au moment où elles entreprennent de conquérir le même objet de valeur : l'amour de Bolingo. Tentant de séduire et de posséder l'être cher, elles donnent le meilleur d'elles-mêmes, entre autres le culturel, d'autant plus que l'identité accorde « *une part aux pratiques culturelles dans l'action édicatrice du social* » (Bastenier, 2004 : 52). Toutefois, cette rivalité conjugale érige une barrière ethnique. Tandis que Kanyana excelle dans les produits laitiers, Gasuka s'impose dans les grillades.

« Elles commençaient d'ailleurs à mettre la main à la pâte, à vaquer aux diverses occupations de ménage, à fréquenter le marché pour le compte de leur « logeur ». Afin de satisfaire les caprices de Bolingo, elles rivalisaient de talents pour préparer les mets les plus délectables. Kanyana était inégalable dans les laitages, Gasuka excellait dans les grillades. » (Ngorwanubusa : 15)

Selon Eugène Nicole pour qui l'acte de nomination est un processus d'identification qui « *fonde le récit et oriente la lecture dans l'expectative d'un destin* » (1983 : 235), le nom exprime plus que l'identité personnelle. Par exemple, Kanyana, qui a reçu de ses parents une éducation orientée vers la vénération de la vache, le culte du pouvoir et le sens de l'honneur, transmet ce patrimoine ancestral et ethnique à son fils. Quand Sankara se plaint d'avoir été agressé par son demi-frère Savimbi, elle le rappelle à l'honneur. La portée aristocratique de son conseil est évidente : « *ne le provoque jamais, mais ne fuis pas la bagarre si elle t'est imposée. Montre-toi digne de la race des Bouviers, ce peuple gentilhomme dont tu es issu.* » (Ngorwanubusa : 18).

En revanche, Gasuka se sert des mots familiers pour apprendre à son fils l'art de la modestie : « *Ma lignée appartient aux culs-terreux, ce peuple rugueux enraciné dans la glèbe qui a toujours arraché sa nourriture de la terre. Considère cela comme une bénédiction et cesse de te faire du mauvais sang pour rien.* » (Ngorwanubusa : 18), fait-elle remarquer à Savimbi qui n'apprécie pas la touffe de banane offerte par son grand-père Gafuni. Ici nous constatons que la richesse du champ sémantique de la misère et de la fatalité berce le jeune Savimbi, alors que le lexique noble couve le jeune Sankara.

Accordant plus d'importance à la force des mots, Ngorwanubusa recourt à la paronymie pour marquer la ressemblance et en même temps la différence ethniques. Ainsi, Gakombe - taureau au front avancé- rime-t-il avec Gafuni -petite houe presque usée-, Kanyana avec Gasuka et Sankara avec Savimbi. La rythmicité des noms à trois syllabes et leur proximité phonétique leur confèrent un élan poétique en dépit de leur portée sémantique.

Le narrateur part de deux sources, l'une congolaise et l'autre belge, pour tourner en dérision l'ancrage ethnique burundais. D'une part, il dilue le patrimoine héréditaire dans une société patriarcale en faisant remarquer que les ethnies sont transmises par les femmes. « *Le plus rocambolesque dans cette affaire, c'était que, dans une société patrilinéaire et patrilocale, c'étaient les femmes qui transmettaient leur ethnie à ses fils !* » (Ngorwanubusa : 21), martèle le narrateur. C'est pourquoi le personnage de Bolingo est railleusement présenté : il reste passif alors que ses femmes agissent comme les uniques capitaines du navire qui menace de chavirer.

Pourtant, le nom de Bolingo, nom lingala qui signifie « l'amour », est lui aussi significatif même s'il est ironiquement employé. Bolingo est un personnage qui, quoique évincé, continue à chercher l'amour. Au début du récit, le jeune homme a la chance d'avoir deux belles femmes à la fois, certes il est décrit comme un prédateur qui lorgne les deux jeunes filles à l'apparence bovine. Par un procédé parodique, l'animalisation, le narrateur inscrit son récit dans un univers sauvage : « *À force de rouler leurs yeux bovins dans tous les sens, elles n'avaient pas remarqué que, depuis quelques instants, un jeune Kongomani à jeun les couvait des yeux, libidineux.* » (Ngorwanubusa : 15). Nous noterons aussi l'emploi du terme de Kongomani qui résulte de l'hybridité linguistique - Congoman- qui est un anglais correct, mais qui, serti d'une touche de kirundi, devient Kongomani. Ici, par une influence phonologique, la consonne « c » se transforme en « k » et la voyelle finale « i » est ajoutée au mot qui sonne désormais comme burundais.

En dépit de son origine congolaise, Bolingo est surnommé « papa triethnique », car il est père d'un Hutu et d'un Tutsi. Dès lors, l'amour et l'affection lui filent entre les doigts. Il verra ses fils s'entredéchirer et mourir après avoir connu de prodigieux progrès, ses femmes se quereller et l'abandonner, son pays d'accueil se fissurer.

En plus du nom de Bolingo, d'autres noms d'origine congolaise sont ironiquement employés. C'est entre autres le nom de « shikazi » qui réfère à une personne venue de l'Est du Congo (le Bushi) et dont l'appellatif kirundisé de « shirikazi », auquel il a été ajouté le suffixe féminin en kirundi « -kazi » et la syllabe [ri], est utilisée à des fins phonétiques. « Shirikazi » renvoie alors au nouveau statut social d'une paysanne burundaise évoluée. De même que le statut de « shirikazi » constitue une sorte de modèle d'évolution pour les jeunes, de même il sert de point de chute pour les conservateurs

burundais. Ce deuxième point de vue est justifié si nous tenons compte de l'évolution du récit. Les deux coépouses s'émanciperont de la culture burundaise et de ses tabous et ouvriront, de la sorte, cette boîte de Pandore qui ne fera qu'endeuiller le pays.

Issus des parents congolais et burundais, Sankara et Savimbi portent, quant à eux, des noms d'envergure internationale. Ici, l'intertexte historique se charge d'une connotation politique évidente. Bien que le narrateur explique que ces noms ont été choisis au hasard, le lecteur se rend compte que les portraits physique, moral et idéologique des deux personnages diffèrent et renvoient aux personnages historiques. L'Uprobu de Sankara, le personnage, et l'Uprona du Héros de l'Indépendance sont des paronymes. Quant à Savimbi, il ressemble physiquement et idéologiquement à Ndadaye, artisan et héros de la *démocratie bulldozer*, car son séjour au Rwanda l'aura transformé en génocidaire. La fiction lui donne la posture du guérillero, lui qui commande et supervise les assassinats des Tutsi à Ntega et à Marangara en 1988. Nous noterons aussi l'emblème identique du coq de Ndadaye et du surnom, le *Rapace*, attribué à Savimbi. Enfin, le parti politique fondé par le personnage de Savimbi, le Prodebu, est un paronyme du Frodebu, le parti dont Melchior Ndadaye était l'un des membres fondateurs.

L'évolution parallèle qui oppose le pacifiste au belliciste accorde donc aux protagonistes, Sankara et Savimbi, le profil de héros et de traître. Le maquis, le combat violent, voire armé, dans lequel s'engage farouchement le Hutu Savimbi, diffère de la lutte pacifique et officielle qu'emprunte son demi-frère tutsi, l'intègre Sankara. En revanche, les deux *frères siamois*, que tout semble opposer, se rapprocheront dans la mort.

Autant l'influence congolaise et africaine attise l'idéologie divisionniste du Burundi, autant l'intrigue belge pèse sur la destinée du pays. L'auteur crée des néologismes axés sur la filiation belgo-burundaise pour s'en moquer. Houtard ou van-Houtard est un nom d'un Belge défenseur des droits hutus, nom qui, par ailleurs, révèle son tempérament. Construit sur l'appellation ethnique de Hutu, ce patronyme, une fois francisé, devient Houtou. Par le suffixe -ard, dont la connotation péjorative alourdit la charge barbare, le narrateur lui attribue une touche finale d'immodération.

Afin de noircir le portrait de Houtard, le narrateur se sert d'une ironie lexicale teintée d'oxymore. Le commandant est considéré comme un *combattant d'une guerre perdue*, un *croisé moderne*, un *chevalier errant*. Quoique symbolique, ce nom fictif entretient une similitude avec un autre nom réel. Le commandant Houtard ressemble au colonel Guy Logiest, la vraie « pièce maîtresse de la Révolution Sociale rwandaise de 1959 ». Comme le texte de Ngorwanubusa est une parodie, il y a lieu de croire que l'auteur a sciemment dégradé l'artisan du génocide rwandais, en le faisant passer de colonel au grade inférieur de commandant.

Chez Juvénal Ngorwanubusa, le récit se révèle comme une réécriture de l'Histoire, car l'auteur ménage encore une vision oubliée de celle-ci et semble prendre le pouls d'une autre Histoire qui aurait pu émerger de ces *Années avalanche*, une perspective qu'il ne semble pas partager avec Aloys Misago dont le discours est plutôt froid. Nous avons déjà vu que les noms de haine, employés au sens premier et sans effet de pittoresque, expriment, à travers *La descente aux enfers*, la déperdition du héros et prescrivent l'extermination des Tutsi. Si chez Juvénal la concurrence se trouve au rendez-vous, chez Misago, c'est l'élimination physique qui scande le récit.

Exception faite de ces noms référentiels, certains appellatifs affectifs, entre autres Ndayi, frisent le symbole. Si au début du récit le nom entier est donné, Ndayiragije - je le lui [Dieu] confie-, il devient signifiant à force d'être réduit à Ndayi..., c'est-à-dire -je lui... En partant de cette construction inachevée ou plutôt cette déconstruction du nom, le lecteur peut imaginer beaucoup d'autres noms, et parmi eux, Ndayikengurukiye -je le [Dieu] remercie- quand il a la vie sauve malgré les embûches. Le nom pourrait aussi être lu comme Ndayitwayeko -je porte plainte auprès de lui [Dieu]- quand le narrateur réclame vengeance à tout propos. Lorsqu'il saute dans le vide avec sur ses épaules le cadavre d'un soldat qu'il a tué, ce fils de Tema -coupez à la machette- peut s'appeler Ndayizerutse, un nom qui n'est pas courant en kirundi d'autant plus que l'on ne cesse de s'accrocher à l'espoir et que l'on n'abandonne pas Dieu aussi gratuitement. Ndayirorere, Ndayizamba, Ndayimirije, Ndayifukamiye, Ndayisaba, Ndayihereje, etc., qui renvoient à peu près à la *dévotion* et à la *prosternation* de l'être humain, sont également des variantes du même nom et peuvent correspondre au profil du héros à la quête de l'ataraxie. Toutefois, cette construction du sens, qui ne correspond pas aux séquences significatives, ne justifie pas cette lecture plurielle, car « *pour que la polysémie joue un rôle dans le style, il faut que la plurilecture soit imposée au lecteur [par le texte]*» (Riffaterre, 1979 : 15).

Quant à Rosa, la sœur de Ndayi, son prénom chrétien révèle la pureté, la jeunesse et les autres qualités qui simulent la splendeur florale et la beauté du personnage. Contrairement au protagoniste, qui s'évanouit à cause de la peur et de la rancune, et dont l'esprit vindicatif paralyse les jambes et l'empêche de marcher, la jeune fille continue de prier même au plus fort des circonstances :

« *Sur ce, il porta le corps sans vie sur son dos et se mit à descendre la colline, suivi des deux enfants. Tout en sanglotant, Rosa ne cessa de murmurer des prières tout au long de la descente, qui dura quelques quinze minutes en raison de l'obscurité.* » (Misago : 55).

Il y a lieu de se dire que Rosa est plus ou moins sereine d'autant plus que les femmes, au Burundi, ne sont pas tuées durant les « événements » de 1972, car la femme et

la jeune fille sont facilement malléables. Mariées, elles prennent l'ethnie de l'époux - exception faite des *Années avalanche*-, soumises aux travaux de ménage, elles s'y appliquent sans grogne. Ainsi, le prénom de Rose peut-il revêtir cette connotation ambivalente de l'identité.

Le récit, *La descente aux enfers*, accorde peu d'importance au nom symbolique. Réduit à son diminutif, le nom référentiel s'enrichit accidentellement d'un sens inachevé et toujours nouveau. Par contre, à travers *Les Années avalanche*, l'auteur insiste sur le mot. Par une mise en abyme du récit et dans une perspective parodique, il critique les catégories ethniques qu'il ne cesse d'entourer de mystère : le devenir symbolique des noms semble présider à la destinée des personnages. Ce regard nouveau, porté sur les événements et qui en garde des empreintes, s'en trouve vérifié si nous tenons compte de la description des toponymes.

2. Les toponymes : des lieux tragiques

À travers les deux récits, nous assistons à la description réelle des montagnes, des rivières et des vallées du Burundi, mais aussi de certains quartiers de la capitale. Au-delà de ce réalisme géographique, certes, il se profile une vision tragique du monde. Chez Aloys Misago, le lecteur a l'impression que le cosmos agit de connivence avec la crise, tandis que chez Juvénal Ngorwanubusa, c'est le mélange cocasse de la réalité et de la fiction qui confère au texte sa couleur épique.

Aloys Misago emploie des noms de lieux réels en décrivant cette trajectoire descendante qui va de l'école au vide, en passant par plusieurs espaces resserrés. Il quitte le Lycée Nyakabiga sans savoir pourquoi. Il le saura, une fois arrivé chez lui, au bout d'une traversée fatigante en contournant le mont Inanzerwe/Nanzerwe dont l'orthographe et la prononciation ne sont toujours pas homogènes dans le récit, même si les deux prononciations sont acceptées en kirundi oral.

Le narrateur décrit alors les pérégrinations du fugitif et les monts et les vallées contribuent au drame du protagoniste qui s'évanouit sans cesse, à cause cette « descente aux enfers » que lui imposent les circonstances. Par ailleurs, ces longs voyages nocturnes détruisent physiquement et moralement le héros qui, désormais, n'ignore pas que les hommes sont plus sauvages que les animaux. Et là, les toponymes ne sont pas inventés ; d'où l'aspect testimonial du récit. Inanzerwe/Nanzerwe, Vyanda, Bukurira, Kigwena, Gishiha, Mabanda, Matyazo, Nyanza-Lac, la rivière Musha, etc., sont des entités territoriales et des cours d'eau du Sud du pays, témoins de la crise de 1972 ; et Ujiji et Kigoma, des localités tanzaniennes qui accueillent les réfugiés burundais.

Chez Juvénal, les noms de lieux ont beau être réels, ils restent affublés d'appellatifs satiriques. Le lecteur constate que les lieux ont des noms propres, réels et des prénoms fictifs. La poéticité du témoignage et la fictionnalisation de l'Histoire dépendent ainsi de ces surnoms. Les allitérations contenues dans Bwiza-la-Belle, Kamenge-la-Rebelle, Rwanda-le-Modèle, Louvain-la-Vieille et Burundi burning accumulent le réalisme social et la portée symbolique du lieu. Tous ces toponymes reflètent l'image du déchirement essentiellement causé par les Hutu. Un exemple parmi d'autres, Kamenge se transforme en Kamenge-la-Rebelle au moment où les fils et les femmes de Bolingo ne peuvent plus vivre ensemble. Afin de pouvoir diluer cette portée rebelle qui date de 1993, le narrateur rappelle, par ailleurs, un autre fait réel, l'assassinat du prince Ignace Kamatari qui eut lieu le 27 mai 1964 dans ce même quartier.

Autant dire que Kamenge abrite des misérables et couve une insécurité latente vu sa population hybride, galopante et suspecte. Voici comment, après avoir décrit les gueux, le narrateur présente les « évolués » dans une éternelle métamorphose :

« Souvent, vendeurs à la criée, portefaix ou gâte-sauce [sic] dans ce que l'on appelait abusivement « hôtels-restaurants », ces traîne-misère étaient spécialistes des petits boulots.

Et même ceux qu'on appelait fâcheusement les « évolués », pour peu qu'ils eussent maille à partir avec le pouvoir, se réfugiaient à Kamenge et se mêlaient aux gueux, comme s'il s'agissait d'un « no man's land » ou mieux d'un « hutuland ». Ils y entraînaient tous les mécontents de la région des Grands Lacs, surtout les Congolais qui s'y autonaturalisaient ou plutôt s'y « hutuisaient » à volonté. » (Ngorwanubusa : 23)

Nous notons la vitalité lexicale de l'auteur chez qui la création des néologismes est fréquente. Kamenge qui, est présenté comme un carrefour régional, se mue en un ghetto, plutôt en un empire hutu. Encore une fois, l'influence congolaise se fait remarquer dans la destinée du Burundi, car les Congolais s'identifient vite aux Hutu. Ainsi les néologismes de « hutuland », construit sur le mot kirundi « hutu » et anglais « land », et du verbe « hutuisaient », qui est un mélange du kirundi et du français, sont-ils saisissants.

Si les Congolais sont heureux à Kamenge, il n'en va pas de même pour tous les alliés des Hutu. L'épouse de Savimbi s'y sent engouffrée. Ironie du sort ou jeu de mots, Kamenge se prononce en français [kamãj] et si l'on sépare le préfixe « ka- » référent à la localité de la racine verbale « mang », l'on comprend que le quartier menace de dévorer la jeune Flamande.

« La jeune femme s'exaspéra de la précarité de la vie et du profond dénuement de la population de Kamenge (qu'elle prononçait « Kamanj ») qui vivaient, sous une

chaleur torride, dans de monstrueux taudis ; les égouts y étaient éventrés et les mouches grouillaient sur le visage de ses beaux-frères, de petits morveux. La bicoque de Gasuka était basse, avec des murs hérissés de clous pour accrocher les haillons. » (Ngorwanubusa : 58).

L'épouse de Savimbi a du mal à s'habituer à cette misère malgré l'attachement qui la lie à son conjoint. À la mort de celui-ci, elle épousera son beau-père et regagnera la Belgique, loin de la pauvreté fourmillante de Kamenge, des guerres interethniques qui s'abattent sur le Burundi burning et du Rwanda -le-Modèle qui aura idéologiquement intoxiqué le défunt Savimbi. Elle entamera une vie nouvelle près de Louvain-la-Neuve. À la fin du récit, l'auteur, qui a déjà entrevu la fin de ces « années avalanche » qui écrasent le Burundi, redore l'image du pays dont il invoque magnifiquement l'unité, la richesse et la diversité régionale.

Les toponymes, nous venons de le voir, sont essentiellement réalistes. Aloys Misago rapporte le témoignage d'un fugitif pour qui les montagnes du Sud du pays apparaissent comme d'autres figures du fléau même si la description manque de pittoresque. C'est à travers *Les années avalanche* que se décèle l'esthétique de la chute vue sous l'angle de l'éclatement. Le prénom qui fait du nom propre un nom composé le charge pourtant d'une importance plus historique que littéraire. Aussi la lecture des deux récits suscite-t-elle une interrogation qui est toujours d'actualité : « Qu'est-ce que la littérature ? »

Conclusion

Tandis que Juvénal décrit les deux ethnies tout en ménageant une certaine caricature à la femme et au Hutu, Misago estime que cette « descente aux enfers » est causée par les Tutsi. L'appartenance ethnique des deux auteurs qui reste perceptible à travers leurs écrits, le langage non imagé et le spectre d'une Histoire dont on sent les odeurs, etc. ne favorisent pas l'émergence de la fiction. L'esprit de liberté et de création, le pouvoir de suggérer, le souci de plaire et le sens de l'esthétique se trouvent obnubilés par cette quête matérielle de l'identité et de la paix sociale. Plutôt que de faire une entorse à l'universalité de la littérature, l'écriture ethnique ne peut-elle pas l'enrichir ?

Bibliographie

Ouvrages de référence

Misago, A. 2012. *La descente aux enfers*. Bruxelles. Bruxelles : Archives&Musée de la Littérature.
Ngorwanubusa, J. 2012. *Les années avalanche*. Bruxelles : Archives&Musée de la Littérature.

Autres ouvrages

Bastenier, A. 2004. *Qu'est-ce qu'une société ethnique ? Ethnicité et racisme dans les sociétés*

européennes d'immigration. Paris : PUF.

Chrétien, J.-P. Guichaoua, A., Le Jeune, G. 1989. *La crise d'août 1988 au Burundi*. Paris : Karthala.

Genette, G. 1991. *Fiction et diction*. Paris : Seuil.

Gevers, M. 1953. *Des mille collines aux neuf volcans*. Paris : Stock.

Meyer, H. 1984. *Les Burundi, Société d'Histoire d'Outre-Mer*. Paris.

Nicole, E. 1983. « L'onomastique littéraire », in : *Poétique*, n° 54.

Russo, A. 1994. *Éclipse sur le lac Tanganyika*, Paris : Le Nouvel Athanor.

Ntahombaye, P. 1983. *Des noms et des hommes. Aspects psychologiques et sociologiques du nom au Burundi*. Paris : Karthala.

Riffaterre, M. 1979. *La production du texte*. Paris : Seuil.

Annexe

Résumés

Les années avalanche, Juvénal Ngorwanubusa

Deux jeunes paysannes, Kanyana et Gasuka respectivement tutsi et hutu, quittent la campagne pour la ville afin de tenter leur chance par le charme. Elles tombent dans les mains d'un jeune congolais nommé Bolingo, avec lequel chacune aura un gosse. La haine interethnique naît, en dépit des convenances sociales, par l'identification des enfants à leurs mamans. Leurs parcours parallèles, émaillés de tensions et d'affrontements, rapprochent, séparent, jusqu'à broyer les deux demi-frères, Sankara et Savimbi. Par un coup de baguette constitutionnelle, Sebarundi, un dirigeant au dessus des barrières ethniques, arrêtera l'hémorragie causée par ces *années avalanche*.

Juvénal Ngorwanubusa est né à Muramvya en 1953. Docteur en Philosophie et Lettres de l'Université catholique de Louvain, il enseigne à l'Université du Burundi.

La descente aux enfers, Aloys Misago

Au début de la crise de 1972, un jeune élève hutu du nom de Ndayiragije quitte le Lycée Nyakabiga à Bujumbura pour rejoindre sa famille au Sud du pays. Les routes impraticables, l'assassinat de Tema, son père, de ses grands frères et ses beaux-frères, menacent d'achever le jeune fugitif. Pour échapper à la traque des Tutsi, il doit s'enfuir, mais cet exil ne l'emmène nulle part, ou plutôt il le mène vers les *enfers*. C'est au cours de ses pérégrinations que Ndayi croise d'autres fugitifs aux noms révélateurs.

Aloys Misago est né en 1958 en province de Makamba, au Sud du pays. Victime des crises sociales et politiques, il perd ses parents en 1972 et en 1997. Il fait des études de philosophie et de sociologie en Allemagne et regagnera le pays en 2006 après avoir été coordinateur du programme d'Éducation pour les Réfugiés en Tanzanie.